



mr

**Jérôme
Zonder
Fatum**

la maison rouge

exposition
du 19 février

au 10 mai 2015

dossier de presse

Jérôme Zonder

*Fatum**

exposition du 19 février au 10 mai 2015

vernissage le mercredi 18 février de 18 h à 21 h
vernissage presse de 16 h à 18 h

Du 19 février au 10 mai 2015, la maison rouge présente la première exposition monographique consacrée à Jérôme Zonder dans une institution parisienne.

Jérôme Zonder (né en 1974 à Paris) développe depuis plus de dix ans une œuvre virtuose centrée sur le dessin. Réalisées essentiellement à la mine de plomb et au fusain, ses œuvres – souvent de très grands formats – suscitent à la fois admiration et effroi.

Dans son travail les références à Albrecht Dürer, Robert Crumb, Rembrandt, Charles Burns, Otto Dix et Walt Disney voisinent pour composer des récits, souvent cruels : « La narration nous fait entrer dans le dessin, le corps seul nous retient à la surface. Dessiner pour moi, c'est sans cesse être entre distance et proximité, figuration et abstraction, attraction et répulsion ».

Pour son exposition à la maison rouge, Jérôme Zonder a imaginé une déambulation invitant le spectateur à pénétrer à l'intérieur même du dessin, puisque sols et murs en sont recouverts, établissant un cheminement, spatial et mental, dans les préoccupations de l'artiste.

« En 2009, une montée de violence me semblait palpable. J'ai commencé une série consacrée aux enfants du siècle, alors âgés de neuf ans, autour du thème de leur anniversaire les faisant rejouer des événements de l'actualité récente, où violence, enfance, cruauté et amour s'entremêlaient ».

Aujourd'hui, ces enfants ont grandi et arrivent à l'âge de l'adolescence. Après les terreurs

et les mauvais rêves de la petite enfance, vient le temps des bouleversements intérieurs, des métamorphoses, des prises de conscience et des incertitudes.

Entre poésie et noirceur, les scènes qui composent cet ensemble juxtaposent la violence et les tragédies de l'histoire (la petite autant que la grande) avec l'immédiateté stylistique du dessin d'enfant et les prouesses de sa technique.

Nombreuses questions se posent : comment interpréter ces images ? Quel rapport entretient-on avec la violence quotidienne ? Quels témoins de ce qui nous entoure sommes-nous ?

** Destin (mot latin) :*
Enchaînement d'événements considérés comme inéluctables

Jeu d'enfants #4,
2011, mine de plomb et fusain sur papier, 200 x 150 cm,
collection O. Malingue, France



contact presse : claudine colin communication – 28 rue de Sévigné – 75004 Paris
pénélope ponchelet – penelope@claudinecolin.com – t. +33 (0) 6 74 74 47 01
marine le bris – marine@claudinecolin.com – www.claudinecolin.com

Rencontre entre Antoine de Galbert et Jérôme Zonder

Propos recueillis par Yamina Benai
L'OFFICIEL ART, n° sept. - oct. - nov. 2014

Yamina Benai : L'œuvre de Jérôme Zonder est puissante, complexe. De prime abord d'accès difficile, elle se révèle fascinante dans la forme (obsession de la minutie) et dans le fond (thématiques archaïques, inscrites dans l'histoire universelle). Dans quelles circonstances l'avez-vous découverte ?

Antoine De Galbert : J'ai été confronté à ce travail lors d'une exposition de groupe à la galerie Eva Hober, il y a près de dix ans. Une décennie, c'est à la fois peu dans la connaissance que l'on acquiert d'une œuvre, et long pour le jeune artiste qu'était alors Jérôme Zonder. (...) Dès 2004, j'ai fait l'acquisition d'œuvres de Jérôme Zonder, cinq ont aujourd'hui rejoint ma collection (...)

YB : Il s'agit donc d'une rencontre précoce dans le parcours de Zonder, qui s'est consacré très sérieusement à son œuvre à partir de 2001, à l'issue de ses études aux Beaux-Arts de Paris. Qu'est-ce qui a retenu votre attention dans les premiers grands formats que vous avez vus ?

AG : Ce qui m'a beaucoup plu est le ton porté sur un mode bande dessinée, comique et sombre, à la manière de Crumb. J'étais autrefois passionné par ce médium, j'ai donc été naturellement happé par cet aspect, qui m'a ensuite ouvert le chemin sur le reste de son œuvre.

YB : Jérôme Zonder, l'observation de votre travail montre un large spectre stylistique, quel regard portez-vous sur l'évolution de votre pratique ?

Jérôme Zonder : Ma préoccupation était de pouvoir restituer la complexité du monde, son caractère hétérogène. Pour tenter d'y parvenir,

j'ai mis au point un genre de polygraphie avec le dessin cellulaire, une ligne narrative intimiste, plus intérieure et un espace un peu classique dans la représentation, comme dans mes autoportraits de 2003. J'étais concentré sur trois lignes sous-tendues par la question du travail de la limite. C'est la problématique d'une même question qui évolue, se repose et apparaît en ajouts de façon récurrente mais à chaque fois différente dans mon travail.

YB : Votre questionnement originel est immuable mais adopte des formes différentes, se chargeant de signes supplémentaires au fil du temps. Vous avez inventé un nouveau monde, dense, effrayant, source infinie d'interrogations pour le regardeur.

JZ : Ma démarche suit l'évolution d'une pensée en lien avec ce qui se passe à l'instant T, et s'insère dans un va-et-vient entre mes propres intuitions, ce que je choisis comme sujet de réflexion et la façon dont tout ce matériau se pose sur le papier, me renvoyant alors à une autre réflexion. Mon principe de travail fonctionne par capillarité, suivant un système de ramifications qui, à partir d'un postulat initial, explore de nouveaux territoires.

AG : Cela rejoint ma première approche de votre œuvre car, indépendamment du procédé façon bande dessinée, le trait était organique, abstrait. Ce qui, à mes yeux, induisait le sentiment de pénétrer dans un cerveau regorgeant de signes et figures avec, peu à peu, un cheminement qui permet le passage à une représentation de l'indicible. Je ne l'ai pas compris tout de suite. En premier lieu, l'expression de la violence des enfants, puis le thème de la Shoah explicitement représenté dans les dessins de 2014, notamment *Chair grise #7*, un grand format de 150 x 200 cm. Progressivement, elle est devenue une œuvre qui ne laisse place à aucune autre. Lorsque j'ai acheté les premiers dessins abstraits de Zonder, je pouvais me figurer ce que je voulais. Cela disait



des angoisses profondes, expulsées par le dessin, comme on se déleste d'un cauchemar en parlant. Zonder s'est ensuite engagé dans un type d'art que le spectateur adore ou abhorre, car il n'autorise aucune place au regardeur. Comment les critiques, les intellectuels peuvent-ils écrire à propos des camps de concentration ou d'un enfant qui tue un autre enfant ? Il n'y a plus rien à écrire. Plus Jérôme Zonder étroitise ses obsessions, plus il écarte les autres. Cela nécessite donc pour celui qui acquiert ses œuvres et vit entouré d'elles un engagement bien supérieur à celui réclamé par le voisinage d'autres artistes. C'est aussi pour cela que Zonder m'intéresse.

JZ : (...) A ma sortie des Beaux-Arts, le territoire de l'art m'a paru occupé par un champ globalement assez conceptuel lié à des pensées héritées des années 1970. J'ai cherché un terrain d'expression, tentant de le fixer à des comportements et non à des engagements, des sujets qui, certes, m'intéressaient mais ne me suffisaient pas. D'un autre côté, le fait de me plonger complètement dans un thème et d'en extraire une histoire entièrement personnelle ne me satisfaisait pas non plus. Donc pour moi, le travail de la limite dans le dessin a été une tentative de lier les deux éléments, faire coïncider des pôles qui, séparément, ne pouvaient me convenir.

YB : À partir du dessin cellulaire où vos intuitions vous ont mené, vous avez complexifié le rapport à la narration, en usant de la petite et de la grande histoire, puis des figures d'enfants qu'en 2009 vous avez inventées, personnifiées (Pierre-François, Baptiste, Garance), et faites grandir au fil du temps. En 2014, ils ont 14 ans. Même si, d'apparence, les thèmes de vos dessins diffèrent, ils sont issus de la même racine, à la manière d'une arborescence informatique. Ainsi, la Shoah est certes immédiatement identifiable dans la série *Chair grise* (2014), mais elle est également perceptible dans la violence infligée ou subie à travers les dessins mettant en scène les enfants. Ce qui est également

en lien avec une autre de vos caractéristiques, à savoir la densité de votre production, en même temps que la constance de sa qualité artistique, sans parler de la virtuosité technique. Avec vous, le dessin est partout présent.

JZ : Intuitivement, la violence a depuis le début orienté le choix des sujets dans mon travail et organisé le rapport que je voulais entretenir avec sa matérialisation. Il s'agit de la violence dont on hérite et de la violence du monde au présent. La radicalité du dessin coïncide, dans mon esprit, avec de fortes intensités qui sont le plus à même de rendre sensible ce que je veux donner à voir. Dans cette perspective, la notion de limite s'est très vite imposée à moi comme stratégie de travail. Un horizon qui soit à la fois le champ d'investigation et son but. Quelque chose qui définisse et qui ouvre au même moment, comme une ligne qui deviendrait un espace. C'est cette idée qui rend possible l'amplitude grand angle qui est, pour moi, le caractère du dessin : aller de Lascaux à Ingres, passer de *Chair grise #1* au portrait de Pierre-François. Le dessin prend sens parce qu'il est capable de sortir des limites qu'il s'impose, c'est même sa raison d'être : envahir le réel et du même coup renvoyer le spectateur à sa nature symbolique narrative. Cela m'évoque le personnage de Philémon, dans l'extraordinaire bande dessinée éponyme de Fred, où le personnage voyage sur les lettres de « océan Atlantique ».

AG : Jusqu'à arriver à sortir du papier. Cela est très intéressant, et c'est ce que l'on va montrer dans l'exposition que nous préparons à La maison rouge. Jérôme Zonder étend le dessin à autre chose, il envahit l'espace, du sol au plafond. Difficile de l'imaginer avec un pinceau ou un appareil photo ! Sous sa main, ça explose, il a inventé une nouvelle définition du dessin. Par ailleurs, sa maîtrise technique est effectivement impressionnante. J'ai été époustoufflé par sa qualité de dessin, en même temps que sa capacité à en sortir. Car il est pleinement conscient



que s'il va trop loin dans la technique, il n'aura plus rien à dire. Quant à sa puissance de travail : il est dans une production colossale sans perdre son propos. Or, force est de constater que cette notion de « travail » dans l'art contemporain s'est un peu dissipée.

YB : On pressent chez vous, Jérôme Zonder, une concentration omniprésente, comme si votre mode de pensée était infiltré par l'obsession du dessin. Il y a à la fois une immense humanité qui émane de vous et une réflexion métallique, implacable. Vous osez repasser par des chemins empruntés par d'autres et ne craignez nullement d'affronter l'histoire ou de vous y confronter.

AG : Selon moi, Jérôme Zonder appartient à une génération d'artistes qui démontrent un retour à la notion de labeur. C'est, par exemple, ce que dit Martial Raysse dans la mouvance pop européenne, son geste est magnifique, il est dans l'histoire et reste dans l'histoire. Ses tableaux, très critiqués, sont le fruit d'un travail de peintre, d'atelier

JZ : Il y a un temps de travail nécessaire et le temps de l'histoire. Un temps long et régulier mais incompressible. Il m'est difficile de ne pas travailler 12 heures en moyenne par jour. C'est un temps où la densité de la matière est fonction du temps passé à accumuler de minuscules portions d'espaces. C'est comme si je voulais ressentir l'immensité du moléculaire et, par ce biais, faire rentrer, du moins potentiellement, toutes les histoires qui m'ont précédé. On ne produit rien seul, c'est un dialogue ininterrompu qui passe de génération en génération depuis le paléolithique.(...)

YB : En empruntant des territoires largement occupés ou objets de nombreuses, et souvent brillantes, interprétations, vous prenez un grand risque, ce qui est le propre de l'artiste, de l'écrivain, du musicien. Mais en vous appropriant ces signes de l'(in)humanité universelle,

vous les faites vôtres. Dessiner sa souffrance, comme l'écrire, est une manière de la comprendre et, parfois, de l'expulser, mais ce procédé est soumis au processus du temps. Dans votre cas, il y a une certaine précocité.

JZ : Il y a effectivement tout à la fois ce défrichage et déchiffrement antérieur que je mène et, peut-être de façon plus forte, car en lien direct avec « mon » histoire familiale. Mais je pense qu'il en est ainsi car j'appartiens à une génération qui hérite de cela. Dans mon travail, il est important de poser ce problème-là, c'est-à-dire la représentation du corps dans le rapport à l'histoire. Car c'est un moment où elle a été mise en question, et assortie de tous les interdits qui ont suivi en raison du sentiment de culpabilité par rapport à la Shoah. Ensuite, la question se pose urgemment car il nous a été vendu la fin de l'Histoire, ce qui est, bien entendu, une escroquerie. Comment, après, reprendre l'initiative ? On se trouve dans un continuum de tensions et de rivalités à l'échelle individuelle et à l'échelle des mondes plus grands, qui génère par le biais de la pulsion de mort, un principe de guerres sans fin. C'est une composante de l'ADN de l'espèce. Les enjeux politiques complexifient ces récits-là et les rendent nécessaires, mais il y a des limites à la manipulation. Je fais référence au temps durant lequel j'ai été élevé. Né en 1974, j'ai grandi dans un monde qui était en train de finir mais ne le savait pas encore... ce monde m'a raconté que tout allait très bien se passer, en surimpression de cela se trouve l'héritage historique. Ce sont de flagrantes contradictions qu'il est difficile d'ignorer dès lors que l'on est un tant soit peu aux aguets. Assez tôt, j'ai été conscient que ça n'allait pas, et ce malaise nourrissait le passé dont j'héritais directement, c'est la conjonction de ces différents paramètres qui m'a guidé sur ces pistes-là. Des pistes, de même que la nécessité d'une figuration, car je pense que le fait de ressentir directement un poids



de l'histoire entraîne à se poser la question de sa représentation.

AG: Zoran Music a mis quarante ans à dessiner les camps. Stéphane Mandelbaum a fait cela très tôt, mais il vivait ce qu'il dessinait, à la manière d'une Nan Goldin. Vous, à quarante ans, et à votre manière cérébrale, vous avez mené ce travail d'appropriation lié, selon moi, à la construction de quelque chose.

YB: Porter intérieurement les traces d'un traumatisme que l'on connaît par ricochet et s'y sentir profondément impliqué est quasi inéluctable pour les descendants de rescapés de la Shoah comme ceux de personnes issues de pays colonisés. L'immense difficulté pour les vivants est ensuite de trouver la bonne distance avec une souffrance, un fardeau qui ne devraient pas être les leurs.

JZ: Cela fait partie des grandes questions qui, dans de nombreux pays, restent à résoudre. Une société qui choisit d'adopter une stratégie d'évitement ou de quasi-déni face au principe de responsabilité et donc de culpabilité, ignore la véritable teneur des choses, et provoque l'éclatement de sa structure. Si le discours de la pensée unique est insupportable, combattre le racisme est une réelle responsabilité.

AG: Dans et par votre travail, Jérôme, vous êtes parvenu au stade de l'envol du dessin, comme si vous étiez à la frontière de le transférer vers la 3D. Il y a une réelle dimension de sculpture, comme si le dessin quittait l'espace de la page pour rejoindre la réalité.

YB: Malgré le sujet très sombre, il y a dans vos dessins une immense vitalité, comme si la feuille de papier émettait des pulsations cardiaques. N'est-ce pas aussi cela qui provoque la migration du dessin ailleurs et partout, comme on parle de l'invasion de la peinture ? Cela laisse entendre que le travail que vous donnez à voir aujourd'hui est comme prémédité de longue date... durant vos études aux Beaux-Arts, vous avez

méthodiquement copié les classiques (Bosch, Durer, Ingres, Degas, les sculptures de l'antiquité grecque du Louvre), menant un travail d'apprentissage, d'appropriation technique de la forme et de la distance pour, dites-vous « acquérir de nouvelles capacités de représentation ».

JZ: Là encore c'est le rapport historique dont je parle. Effectivement, tout s'est mis en place aux Beaux-Arts. Je ne faisais pas de bande dessinée mais des autoportraits envisagés comme un catalogue raisonné du corps humain, une planche d'anatomie d'une précision chirurgicale. J'examinais de façon obsessionnelle les différentes parties de mon corps et, par exemple, il m'a fallu – dans le cadre d'un autoportrait grandeur nature –, six mois pour, notamment, compter et reproduire les poils de mes avant-bras. (...)

JZ: Lorsque je fais des dessins, je consulte longuement des archives et des photos liées au sujet que je travaille. Puis je les écarte de mon champ de vision et les laisse me travailler afin, peu à peu, de me placer dans une situation de dessin. Je recherche alors la peau du dessin, et tente d'entrer dans cet espace-là. User de la gomme d'une part détériore le papier, d'autre part est contradictoire avec le principe de construction : car le concept du travail est de ne pas recourir au dessin, mais au blanc. Lorsqu'on accepte le repentir, ce n'est plus du dessin. Le dessin n'est intéressant que si l'on est à l'endroit voulu C'est pour cela que je l'ai choisi, il est sans pitié. (...)

YB: Avec le travail au doigt, que vous avez abordé à partir de 2013, vous franchissez une étape supplémentaire, le dessin et vous ne font plus qu'un...

JZ: Dans le dessin au doigt, je suis allé chercher la première image. La représentation de scènes de combat dans les peintures pariétales, lorsque les premiers hommes ont commencé à fixer l'espace, ont tendu à se sédentariser, posant ainsi la question de la ressource, sujet de conflits entre



les individus. Avec le temps, cela devient un espace mythologique, qui infuse dans tous les espaces dans lesquels nous évoluons... Effectivement, le thème de la Shoah est là, mais c'est l'histoire universelle. C'est l'histoire du monde... nous portons cela en nous : l'instinct de survie, de terreur et de massacre. Pour reprendre le fil de mon travail qui évolue autour des trois personnages que je fais grandir dans le temps, ils atteignent l'adolescence qui, dans mon esprit, est l'occasion de la métamorphose du sujet et du dessin. En parallèle, il me semble qu'à l'adolescence, le rapport à la grande histoire – travaillé précédemment sous un angle de violence aveugle et déchaînée reproduite par les enfants –, est plus réfléchi. Je me suis donc à nouveau interrogé sur la façon de la représenter, d'écrire des images issues des pages les plus terribles de l'histoire. Alors je suis passé du récit où je dessinais en détail à la saisie directe, dessiner au doigt c'est comme saisir l'histoire.

AG : Je partage avec Jérôme Zonder ce regard désespéré sur l'humanité. J'ai une sorte de réserve, de méfiance à l'égard des autres; c'est pour cela que je suis collectionneur, j'abandonne l'Homme, pour me rapprocher des œuvres qui deviennent mes proches.

JZ : La vie quotidienne est facile, c'est le reste qui est source de profond désespoir. La bonne nouvelle est la pulsion de vie qui incite à continuer de travailler.



Extraits du catalogue de l'exposition *Fatum*

Au palais des haches
Labyrinthe de Jérôme Zonder,
Baptiste Brun

Un adolescent, encore en culotte courte fait le salut nazi dans un paysage enfantin agrémenté d'un cratère d'obus, citation d'une gravure d'Otto Dix. Une jeune fille sur le point d'égorger un jeune garçon, peut-être son frère. Un autoportrait où l'un, armé d'un revolver, met en joue son même. Des têtes d'insectes monumentales comme prêtes à vous dévorer. Des *Fruits de l'histoire*, reprise matérialiste des terribles photographies des camps d'extermination du III^e Reich, celles qui hantent la mauvaise conscience de l'Occident et au-delà, celles dont on ne sait que faire. Le tout dessiné dans une manière virtuose et insolente qui se joue de multiples registres graphiques. Voilà *a priori* l'art de Jérôme Zonder. Un art qui dérange. Sans doute pourrait-on voir dans cette forme de gêne qu'il peut générer les effets d'un éclectisme supposé où l'imagerie pop des comics le dispute à celle des icônes incorruptibles de l'histoire de l'art, produisant ainsi des rapprochements que l'esthète pourrait juger par trop vulgaires. Ou bien ce malaise résulte-t-il d'une répulsion pour un travail qui trahirait une fascination outrancière pour la violence dans tous ses états, stimulant l'attaque des censeurs? D'ici à voir un pervers narcissique étalant au grand jour ses obsessions morbides, les mêmes que l'on voit sourdre de manière plus discrète, tous les jours, sur les plateaux des télévisions et les réseaux sociaux, il n'est qu'un pas.

(...)

D'aucuns ont condamné Zonder, d'autres le condamneront à nouveau, désignant ses dessins comme une insulte à la beauté, à l'art,

à l'intelligence, à la mémoire ou à je ne sais quoi encore. Ce serait mal voir, mal regarder ne pas prendre le temps. Voire ne pas vouloir voir, se couvrir les yeux avec les mains tout comme le fait Garance dans un des dessins inédits présentés dans *Fatum*. Dans un monde qui court, file la métaphore de la contraction du temps jusqu'à l'épuisement et la nécrose, dans un monde où l'espace est saturé de déclarations précipitées, démultipliées jusqu'à la cacophonie stérile voire incendiaire, Zonder prend le temps du faire qui est aussi le temps du penser, le temps de l'art qui est aussi temps de résistance. Aussi fait-il figure de trouble-fête dans un paysage de l'art contemporain qui autocélèbre son vide avec cynisme, se mirant dans les miroirs polis en forme de ballons de baudruche zoomorphes. Dans son art, la virtuosité ne se satisfait pas d'elle-même, sinon ferait-il seulement des portraits. Il combine celle-ci à une véritable pensée de sa pratique – le dessin – et procède à une fabrique de l'image d'une rare efficace qui s'adresse à la fonction du *voir pour mieux penser*.

(...)

Dans le travail de Zonder, le télescopage d'un style enfantin avec une facture d'ordre hyperréaliste et, plus récemment, d'un aspect à proprement parler matérialiste saute aux yeux. Il parle de « polygraphie ». À dire vrai, cette expression qu'il utilise à l'endroit de son travail ne rend que partiellement compte de la force de ses traits. Je préfère lui substituer celle de *régimes graphiques*. J'entends par là la multiplicité des pratiques graphiques qu'il met en jeu – matériaux, manières de faire, figures mises en œuvre – dans un même espace, celui de la feuille ou de l'espace même lorsqu'il dessine sur les sols et les murs.

(...) Bien plus qu'une exposition, *Fatum* est une injonction à parcourir un dessin. Il suit ici l'exemple d'un artiste qui l'a profondément ébranlé, Jean Dubuffet qui voulait voir ses dessins s'élaner dans l'espace, cerner le spectateur voire l'immerger



dans son esprit même. Pas de commissaire donc. La mise en œuvre est totale, linéaire et immersive. En imposant une ligne à suivre, le dessinateur fait violence au spectateur. On doit suivre ce fil d'Ariane au sein d'un labyrinthe (étymologiquement, le palais des haches). Pour l'artiste, cette mise en demeure est possibilité de narrations. Point capital : si l'ambition est totale, voire totalisante, ce possible est antitotalitaire. Narration se décline au pluriel en fonction de la pluralité des esprits qui parcourent *Fatum*. Narrations où chaque regardeur peut se raconter sa propre histoire à partir des collisions ménagées par l'artiste entre différents dessins réalisés au cours des dix dernières années. Mais il ne faut pas confondre ce possible avec une liberté tranquille et individuelle qui se liquéfierait dans un conformisme malsain parce que confortable. Peut-être est-ce là un enjeu majeur de la tridimensionnalité. On est pris *dedans*. Des chocs visuels reprennent la confrontation des régimes graphiques dans un au-delà de la feuille. C'est la cimaise qui fait hiatus.

catalogue de l'exposition

128 pages, textes de Baptiste Brun, Nathan Réra
catalogue bilingue, Fage Editions
prix : 20 euros

Nathan Réra Docteur en Histoire de l'art contemporain, Nathan Réra consacre ses travaux aux formes documentaires et artistiques qui prennent en charge les témoignages et la mémoire liés aux génocides. Il s'intéresse également à l'étude des rapports entre les arts. Sa thèse de doctorat a été publiée en 2014 aux Presses du réel : *Rwanda, entre crise morale et malaise esthétique. Les médias, la photographie et le cinéma à l'épreuve du génocide des Tutsi (1994-2014)*. Il est également l'auteur de trois ouvrages aux éditions Rouge Profond :

De Paris à Drancy ou les possibilités de l'Art après Auschwitz (2009), Au jardin des délices. Entretiens avec Paul Verhoeven (2010) et Les Chambres noires de David Fincher (2014). Il a signé le texte du dernier ouvrage du photographe Christophe Calais aux éditions [Neus], *Un destin rwandais (2014)*, et a par ailleurs contribué aux catalogues des expositions *L'Art en guerre (2012)* et *Les Désastres de la guerre (2014)*.

Baptiste Brun Actuellement boursier postdoctorant au Centre allemand d'histoire de l'art à Paris et enseignant à l'École du Louvre, Baptiste Brun est membre du Crab (Collectif de réflexion autour de l'art brut). Le livre issu de son travail de thèse *De l'homme du commun à l'Art Brut : Dubuffet face au paradigme primitiviste* paraîtra en 2015 aux Presses du Réel.

autour de l'exposition

Judi 26 mars à 19 h

« Le dessin aux limites » Jérôme Zonder, en dialogue avec Léa Bismuth

Au cours de la discussion, Jérôme Zonder et Léa Bismuth reviendront en images sur le parcours de l'artiste et les aspects essentiels de son œuvre, du dessin à sa mise en espace. Le dialogue s'orientera sur les références de l'artiste, ses emprunts à la bande dessinée, à l'histoire de l'art et au cinéma, ce qui permettra de saisir au plus près ce qui fait l'amplitude de cette traversée des violences historiques et contemporaines. Léa Bismuth est critique d'art et commissaire d'exposition indépendante.



Jérôme Zonder

Jérôme Zonder est né en 1974.
Il vit et travaille à Paris.
Il est représenté par la galerie Eva Hober, Paris
www.evahober.com

Expositions personnelles

- 2014** *Zone grise*,
Le Parvis, Tarbes, France
Au village,
Le Lieu Unique, Nantes, France
- 2013** *Chairs grises*,
galerie Eva Hober, Paris, France
- 2011** *Les enfants du paradis*,
galerie Eva Hober, Paris, France
- 2010** *Poussière de guignol*,
galerie Eva Hober, Paris, France
- 2009** *Puppet show dust*,
One and J Galerie, Séoul, Corée du Sud
- 2008** *Matières narratives*,
Galerie Eva Hober, Paris, France
- 2006** *Khaos*,
Gana Art Fondation, Séoul, Corée du Sud
- 2004** *Mise au point*,
Galerie Eva Hober, Paris, France
-

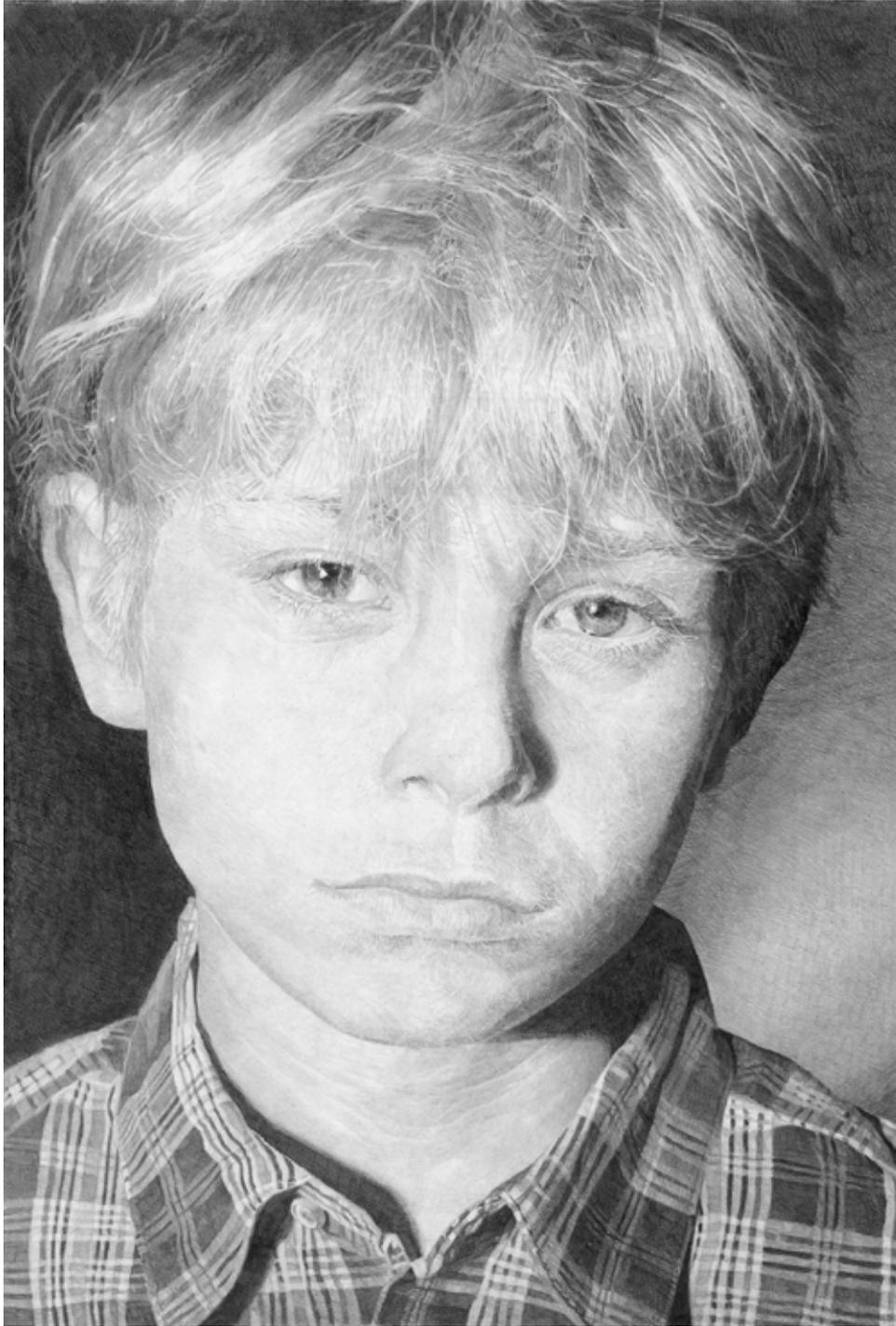
Expositions collectives

- 2015** *Genre humain -*
Commissaire : Claude Levêque -
Palais Jacques Cœur de Bourges,
Bourges (à venir), France
- 2014** *Le Mur - Collection Antoine de Galbert*,
La maison rouge, Paris, France
Prendre le temps d'un morceau d'odalisque,
Aeroplastics, Bruxelles, Belgique

- Château sauvage*,
Galerie Saardanlische, Berlin, Allemagne
- 2013** *De leur temps 4*,
Hangar à bananes,
Musées des Beaux-arts de Nantes, France
Voyages intérieurs,
La Maison Particulière, Bruxelles, Belgique
La belle peinture 2,
Phoenix Les Halles, Maurice
Château sauvage, Merzig, Allemagne
La belle peinture 2,
Palais Pistori, Bratislava, Slovaquie
- 2012** *Gromiam*,
Musée International des Arts Modestes,
Sète, France
La belle peinture est derrière nous,
Le Lieu Unique, Nantes, France
Maribor, Slovénie
- 2011** *L'apocalypse de Dürer 500 ans*,
Musée du dessin et de l'estampe originale
Gravelines, France
Tous cannibales,
La maison rouge, Paris, France
ME Collectors Room, Berlin, Allemagne
Der schlaf der vernunft
(une proposition de D. Deroubaix),
Galerie de l'Ecole des Arts Décoratifs,
Strasbourg, France
- 2010** *Qui es-tu Peter?*
Espace Culturel Louis Vuitton, Paris, France
Les maîtres fous,
Freies Museum, Berlin, Allemagne
La belle peinture est derrière nous,
Sanat Limani, Istanbul, Turquie
Centre d'art de Cankaya, Ankara, Turquie
Vice @ Lu,
Le Lieu Unique, Nantes, France



Jérôme Zonder, *Fatum*
exposition du 19 février au 10 mai 2015



Pierre-François, 2011,
mine de plomb et fusain sur papier, 100 x 70 cm, collection privée, France



contact presse : claudine colin communication – 28 rue de Sévigné – 75004 Paris
pénélope ponchelet – penelope@claudinecolin.com – t. +33 (0) 6 74 74 47 01
marine le bris – marine@claudinecolin.com – www.claudinecolin.com

Jérôme Zonder, *Fatum*
exposition du 19 février au 10 mai 2015



Pierre-François et le chat qui rit,
fusain et mine de plomb sur papier, 200 x 150 cm, collection privée, france



contact presse : claudine colin communication – 28 rue de Sévigné – 75004 Paris
pénélope ponchelet – penelope@claudinecolin.com – t. +33 (0) 6 74 74 47 01
marine le bris – marine@claudinecolin.com – www.claudinecolin.com

Jérôme Zonder, Fatum
exposition du 19 février au 10 mai 2015



Jeu d'enfants #1, 2010,
mine de plomb sur papier, 160 x 160, collection privée, France



contact presse : claudine colin communication – 28 rue de Sévigné – 75004 Paris
pénélope ponchelet – penelope@claudinecolin.com – t. +33 (0) 6 74 74 47 01
marine le bris – marine@claudinecolin.com – www.claudinecolin.com

Jérôme Zonder, *Fatum*
exposition du 19 février au 10 mai 2015



Chairs grises #11, 2014,
fusain et poudre graphite sur papier, 150 x 200 cm, courtesy galerie Eva Hober Paris



contact presse : claudine colin communication – 28 rue de Sévigné – 75004 Paris
pénélope ponchelet – penelope@claudinecolin.com – t. +33 (0) 6 74 74 47 01
marine le bris – marine@claudinecolin.com – www.claudinecolin.com

Jérôme Zonder, *Fatum*
exposition du 19 février au 10 mai 2015



Les fruits du dessin #7, 2013,
fusain et mine de plomb sur papier, 24 x 32 cm, courtesy galerie Eva Hober Paris



contact presse : claudine colin communication – 28 rue de Sévigné – 75004 Paris
pénélope ponchelet – penelope@claudinecolin.com – t. +33 (0) 6 74 74 47 01
marine le bris – marine@claudinecolin.com – www.claudinecolin.com

Jérôme Zonder, *Fatum*
exposition du 19 février au 10 mai 2015



Les fruits de McCarthy #2, 2013.
mine de plomb et fusain sur papier, 24 x 32 cm, courtesy galerie Eva Hober Paris



contact presse : claudine colin communication – 28 rue de Sévigné – 75004 Paris
pénélope ponchelet – penelope@claudinecolin.com – t. +33 (0) 6 74 74 47 01
marine le bris – marine@claudinecolin.com – www.claudinecolin.com

Jérôme Zonder, *Fatum*
exposition du 19 février au 10 mai 2015



contact presse : claudine colin communication – 28 rue de Sévigné – 75004 Paris
pénélope ponchelet – penelope@claudinecolin.com – t. +33 (0) 6 74 74 47 01
marine le bris – marine@claudinecolin.com – www.claudinecolin.com

Jérôme Zonder, *Fatum*
exposition du 19 février au 10 mai 2015



Vue de l'exposition *Fatum*
photo : Marc Damage



contact presse : claudine colin communication – 28 rue de Sévigné – 75004 Paris
pénélope ponchelet – penelope@claudinecolin.com – t. +33 (0) 6 74 74 47 01
marine le bris – marine@claudinecolin.com – www.claudinecolin.com

Jérôme Zonder, *Fatum*
exposition du 19 février au 10 mai 2015



Vue de l'exposition *Fatum*
photo : Marc Damage



contact presse : claudine colin communication – 28 rue de Sévigné – 75004 Paris
pénélope ponchelet – penelope@claudinecolin.com – t. +33 (0) 6 74 74 47 01
marine le bris – marine@claudinecolin.com – www.claudinecolin.com

Jérôme Zonder, *Fatum*
exposition du 19 février au 10 mai 2015



Vue de l'exposition *Fatum*
photo : Marc Damage



contact presse : claudine colin communication – 28 rue de Sévigné – 75004 Paris
pénélope ponchelet – penelope@claudinecolin.com – t. +33 (0) 6 74 74 47 01
marine le bris – marine@claudinecolin.com – www.claudinecolin.com

Jérôme Zonder, *Fatum*
exposition du 19 février au 10 mai 2015



Vue de l'exposition *Fatum*
photo : Marc Damage



contact presse : claudine colin communication – 28 rue de Sévigné – 75004 Paris
pénélope ponchelet – penelope@claudinecolin.com – t. +33 (0) 6 74 74 47 01
marine le bris – marine@claudinecolin.com – www.claudinecolin.com

Jérôme Zonder, Fatum
exposition du 19 février au 10 mai 2015

partenaires médias



partenaires permanents



la maison rouge est membre du réseau Tram



Retrouvez-nous sur Twitter, Facebook
et Dailymotion



Et aussi

Mathieu Briand
Et In Libertalia Ego

Du 19 février au 10 mai 2015

Depuis 2008, Mathieu Briand a installé provisoirement son atelier sur un îlot situé sur le Canal du Mozambique à Madagascar. Sur ce lieu sacré et habité par une famille malgache depuis plusieurs générations, il a proposé aux habitants d'inviter un groupe d'artistes* à y intervenir, soit directement sur place, soit par le biais de protocoles à exécuter.

Soutenue par La maison rouge depuis 2012, l'initiative de Mathieu Briand prend la forme d'une exposition de février à mai 2015.

* Francis Alÿs, frères Chapuisat, Dejode & Lacombe, Jacin Giordano, Thomas Hirschhorn, Koo Jeong-A, Pierre Huyghe, Gabriel Kuri, Prue Lang & Richard Siegal, Juan Pablo Macias, Mike Nelson, Damián Ortega, Rudy Riccioti, Yvan Salomone/Gilles Mahé.

À venir

My Buenos Aires
Du 20 juin au 20 septembre 2015



contact presse : claudine colin communication – 28 rue de Sévigné – 75004 Paris
pénélope ponchelet – penelope@claudinecolin.com – t. +33 (0) 6 74 74 47 01
marine le bris – marine@claudinecolin.com – www.claudinecolin.com

les amis de la maison rouge

L'association les amis de la maison rouge accompagne le projet d'Antoine de Galbert et lui apporte son soutien. Elle participe à la réflexion et aux débats engagés sur le thème de la collection privée, propose des activités autour des expositions et participe au rayonnement de la maison rouge auprès des publics en France et à l'étranger. Devenir ami de la maison rouge c'est :

- Découvrir en priorité les expositions de La maison rouge.
- Rencontrer les artistes exposés, échanger avec les commissaires et l'équipe de La maison rouge.
- Assister aux déjeuners de vernissage réservés aux amis.
- Faire connaissance avec d'autres passionnés et se créer son propre réseau.
- Ecouter, débattre avec des experts et des collectionneurs.
- Devenir acteur du débat d'idées et proposer des thèmes de conférences et de rencontres dans le cadre des Cartes blanches aux collectionneurs.
- Participer à la programmation du Patio, proposer des artistes et voter pour élire celui à qui sera confiée la réalisation du patio annuel des amis.
- Voyager dans les lieux les plus vivants de l'art contemporain (de Moscou à Dubaï, de Bruxelles à Toulouse)
- Découvrir des lieux exclusifs, des collections particulières et des ateliers d'artistes.
- Collectionner dans des conditions privilégiées des éditions à tirage limité réalisées par les artistes qui exposent à La maison rouge.
- Soutenir une collection d'ouvrages publiés par l'association : textes introuvables en français qui interrogent à la fois la muséographie, l'écriture de l'exposition et le travail de certains artistes eux-mêmes ; collection dirigée par Patricia Falguières.

- Devenir à titre individuel mécène d'un des livres de la collection et y associer son nom.
- Bénéficier d'une priorité d'inscription pour toutes les activités de La maison rouge : conférences, performances, événements.
- Faire partie d'un réseau d'institutions partenaires en Europe.
- Se sentir solidaire d'une aventure unique dans un des lieux les plus dynamiques de Paris.
- S'associer à la démarche originale, ouverte et sans dogmatisme d'Antoine de Galbert et de sa fondation.

Adhésion à partir de 95 €.
contact : +33 (0)1 40 01 94 38,
amis@lamaisonrouge.org

la maison rouge

La maison rouge, fondation privée reconnue d'utilité publique, a ouvert ses portes en juin 2004 à Paris. Elle a été créée pour promouvoir la création contemporaine en organisant, au rythme de trois par an, des expositions temporaires, monographiques ou thématiques, confiées pour certaines à des commissaires indépendants.

Si la maison rouge ne conserve pas la collection de son fondateur, Antoine de Galbert, amateur d'art engagé sur la scène artistique française, elle est imprégnée par sa personnalité et sa démarche de collectionneur. Ainsi depuis l'exposition inaugurale, *L'intime*, le collectionneur derrière la porte (2004), la maison rouge poursuit une programmation d'expositions sur la collection privée et les problématiques qu'elle soulève.

Antoine de Galbert

Diplômé de sciences politiques, Antoine de Galbert (né en 1955) travaille dans la gestion des entreprises, avant d'ouvrir, pendant une dizaine d'années, une galerie d'art contemporain, à Grenoble. Parallèlement il débute une collection qui prend



de plus en plus d'importance dans sa vie. En 2000, il choisit de créer une fondation pour donner à son engagement dans la création contemporaine une dimension pérenne et publique.

le bâtiment

Le bâtiment est une ancienne usine réhabilitée, situé dans le quartier de la Bastille, face au port de l'Arsenal. Il occupe un site de 2500 m², dont 1300 m² de surface d'exposition qui s'étendent autour d'un pavillon baptisé « la maison rouge ». Ce nom, « la maison rouge », témoigne de la volonté de faire du lieu un espace convivial, agréable, où le visiteur peut voir une exposition, assister à une conférence, explorer la librairie, boire un verre... L'aménagement des espaces d'accueil a été confié à l'artiste Jean-Michel Alberola (1953, Paris).

la librairie

La librairie de la maison rouge, située au 10bis, bd de la Bastille, est gérée par Bookstorming, librairie spécialisée en art contemporain. Disposant d'ouvrages réactualisés en fonction des expositions en cours à la maison rouge, de DVD et vidéos d'artistes et d'un ensemble important de livres épuisés et d'éditions d'artistes, elle propose aussi des ouvrages traitant de l'actualité de l'art contemporain.

Rose Bakery ^{culture} à la maison rouge

Depuis octobre 2010, la maison rouge accueille dans ses murs Rose Bakery ^{culture}.

Rose Bakery ^{culture} est un projet spécifique, porté par le décorateur-scénographe Émilie Bonaventure. Trois fois par an, les visiteurs découvrent un décor éphémère, conçu par be-attitude, expérience jamais tentée dans un lieu culturel. À chaque saison, ses décors, réalisés avec des prototypes, des créations

spécifiques, des éditions en série limitée, des objets chinés et réinventés... sont d'étonnantes surprises, en résonance ou non avec les expositions de la fondation.

Émilie Bonaventure

décorateur-scénographe, architecte d'intérieur, directeur artistique, expert en céramique française des années 1950, concepteur et créateur, elle fonde be-attitude en 2005. Pour une agence pluridisciplinaire et transversale, sa créatrice choisit de poser les bases de son travail sur le décroissement et l'interactivité des réseaux de l'art et du luxe appliqués au quotidien.

Rose et Jean-Charles Carrarini

Installés d'abord à Londres à la fin des années 1980, ils ouvrent Villandry. Puis, le couple franco-britannique quitte la capitale londonienne. En 2002, ils ouvrent la rue des Martyrs, en 2005 le concept store Comme des Garçons à Dover Street Market et en 2008 une adresse dans le Marais, qui installe définitivement leur réputation.

Nouveau décor à partir du 19 février 2015 :
Nettoyage à sec par be-attitude

Rose Bakery ^{culture}

du mercredi au dimanche
de 11 h à 19 h

rosebakeryculture@lamaisonrouge.org

Décor du 19 février au 10 mai 2015

Nettoyage à sec
par be-attitude



informations pratiques

la maison rouge

fondation antoine de galbert
10 bd de la bastille - 75 012 paris france
tél. +33 (0) 1 40 01 08 81
fax +33 (0) 1 40 01 08 83
info@lamaisonrouge.org
www.lamaisonrouge.org

transports

Métro: Quai de la Rapée (ligne 5)
ou Bastille (lignes 1, 5, 8)
RER: Gare de Lyon
Bus: 20, 29, 91

accessibilité

Les espaces d'exposition sont accessibles
aux visiteurs handicapés moteur
ou aux personnes à mobilité réduite

jours et horaires d'ouverture

Du mercredi au dimanche de 11 h à 19 h
Nocturne le jeudi jusqu'à 21 h
Fermeture les 25 décembre,
1^{er} janvier et 1^{er} mai

tarifs

Plein tarif: 9 €
Tarif réduit: 6 € (13-18 ans, étudiants,
maison des artistes, carte senior)
Accès gratuit: moins de 13 ans, chômeurs sur
présentation d'un justificatif (- de 3 mois),
personnes handicapées et leurs accompagnateurs,
membres de l'ICOM et les Amis de la maison rouge

Laissez-passer annuel: plein tarif: 24 €,
tarif réduit: 16,50 €

Accès gratuit et illimité aux expositions
Accès libre ou tarifs préférentiels
pour les événements liés aux expositions.

